



LE SALMANAZAR

SCÈNE DE CRÉATION ET DE DIFFUSION D'ÉPERNAY

saison 13/14

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

MAR
14

JAN

20h30

DURÉE 1H30 ENVIRON

GRANDE SALLE

OBLOMOV

CRÉATION

THÉÂTRE / À PARTIR DE 14 ANS

distribution/présentation

Dans ce roman de 1859, le héros est un jeune aristocrate incapable de prendre une décision et d'effectuer la moindre action. Il ne quitte que rarement sa chambre ou son lit. Antihéros par excellence, il a renoncé depuis toujours à toute ambition et choisi une léthargie rêveuse. L'écrivain Albert Cossery, adepte incarné et incontesté de l'Oblomovisme aimait à se décrire comme «refuseur de la vie active, moqueur des valeurs matérielles, tourneur de dos à l'ordre social établi et créateur de son propre bonheur.»

Car derrière cette nonchalance d'Oblomov, cette paresse sociale, se cache aussi une réflexion philosophique à l'humour ravageur.

Après sa mise en scène de *Quartier Lointain*, il y a deux saisons, Dorian Rossel porte à la scène cette oeuvre atypique.

librement inspiré du roman d'**Ivan Gontcharov**

mise en scène **Dorian Rossel**

avec **Rodolphe Dekowski, Xavier Fernandez-Cavada, Elsa Grzeszczak, Jean-Michel Guérin, Fabien Joubert, Élodie Weber et Paulette Wright.**

collaboration de production **Muriel Maggos et Mathilde Priolet**

collaboration artistique **Delphine Lanza**

dramaturgie **Carine Corajoud**

création musicale **Anne Gillot et Patricia Bosshard**

régisseur général **Laurent d'Asfeld**

production **Cie STT // O'Brother Company**

le projet dramaturgique

Existe-t-il des Oblomov, autour de nous, un siècle et demi après la rédaction du roman de Gontcharov? Sommes nous aussi face à un monde où la façon d'y échapper serait de tomber dans une sorte d'apathie sociale ? Oblomov ne serait il pas un de ces « décalés » qui ne cherchent ou ne trouvent aucune voie d'action possible dans le monde actuel axé sur la productivité ? Qui cultivent la flânerie, pour marquer leur réprobation face à la lutte pour le pouvoir, la réussite, l'argent? Qui révèlent un mal-être dans une société où l'engagement avec et pour les autres ne fait plus sens? Ou qui subissent tout simplement cette situation : les recalés de la croissance? Pourquoi, dans ces conditions, agir ? Telle est la question que pose *Oblomov*.

Pensons à un phénomène actuel de société qui interpelle, celui des « hikikomori », signifiant en japonais « socialement exclus ». Trois millions de jeunes vivent en véritables ermites, parfois durant plus de dix ans. Cette « maladie » fait rage au Japon, une tragédie nationale selon les experts. L'âge moyen des hikikomori est de 26,7 ans et 20% des hommes ont une attitude violente envers les membres de leur famille tandis que 14 % des femmes ont des problèmes de nutrition. Le problème se mondialise mais reste un grand tabou. Un phénomène de société à large échelle, mais qui peut être vécu par chacun, dans des proportions moindres. Qui n'a pas rêvé, un jour, d'échapper à la concurrence du monde social et, à l'instar d'Oblomov, de se réfugier dans un monde plus protecteur? Ce texte soulève des questions qui nous touchent de près à tout âge mais chez les jeunes en particulier: « Pourquoi se battre? », « Qu'est ce qui nous fait nous lever ? ».

Oblomov sera l'occasion de questionner notre rapport au monde, au même titre qu'Oblomov interroge en creux la société qui l'entoure par le fait même de ne pas s'y inscrire. Que signifie se mettre à l'écart, ou au contraire subir cet écart ? Et, plus communément, y a-t-il des moments où nous tombons dans l'oblomovisme et pourquoi ? N'avons nous pas chacun au fond de nous ce coin de « paradis perdu » dans lequel nous aimons nous réfugier ?

analyse

Oblomov ou la misère de l'idéal, analyse du personnage par Daniel Sibony, psychanalyste.

Il ne fait rien. À quoi bon faire quoi que ce soit ? Il est assez bien pris en charge par ses revenus Il pourrait être rentier ou « r-m-iste »; il a ce qu'il lui faut, il se suffit... Il est souvent couché, allongé, il reçoit sa lumière d'une image du bonheur, une image d'idéal, de calme opulence qu'il a connue enfant, à la campagne – où il y a « tout », dit-il : les baies, les confitures, une basse-cour, une étable... et ce, sans nuages, sans orage, sans rien d'autre, que les bons repas, leur préparation, et le repos.

Notre homme a perdu l'objet aimé, la mère aimée, perdue, introuvable..., il n'a plus envie d'autre chose; c'est un déprimé, un mélancolique. D'ailleurs dans son amour très éprouvant, avec cette Olga qui l'aime, il veut très vite mettre un tiers entre elle et lui – piste oedipienne banale : qu'un autre homme soit le père pour que lui même reste un enfant... Mais ici c'est plus précis, plus dur, plus vif.

C'est un état limite de l'être. Cette image idéale lui sert de limite, il la gère et la digère à l'infini. Grâce à elle, il réfute tout ce qui s'offre. Vous lui pointez quelque chose qui vaille vraiment la peine, il vous montre la faille, le non-sens, il vous casse votre offre, votre objet idéal, grâce à son idéal total, totalement coupé du monde, donc inaccessible.

Vous lui dites: « Mais regarde ! Fais comme moi, je suis heureux ! – Toi, heureux ! Regarde ta tête... » Oblomov est un homme bien intégré... à lui-même. Or comment intégrer dans le social des gens si bien intégrés à eux-mêmes ? Aucun travail ne lui agrée : il n'y voit qu'agression ou violence, et non pas un relais vers d'autres parts de lui-même. Tout homme ayant un idéal de vie pourrait basculer dans ce rien ou dans un néant analogue. La vie aime briser les idéaux et les idoles, les idéaux de vie, pour faire autre chose avec. De la vie, par exemple. Quand Oblomov rencontre l'amour, il le contourne, l'évade, l'évacue totalement : il en mesure le danger : l'amour est l'épreuve même de l'altérité où ce qui vous manque, l'autre vous le donne par sa présence, toujours à l'état de manque, mais vivant et incarné.

Oblomov ne peut accepter de laisser entrer l'autre en lui, car la place est déjà occupée par l'image idéale. L'autre est impossible pour lui car il l'a inclus, absorbé comme une bonne bouffe, à ruminer toute sa vie. Il l'a englouti, incorporé ; c'est une façon de le détruire. Il est lui-même devenu son Autre ; c'est cela son narcissisme. La cassure n'est pas en lui, mais entre lui et le monde, entre lui et l'autre qui risque de venir du dehors.

extrait

Prologue 1 : Le Couple Olga-Stolz

Stolz : La petite a toussé cette nuit, est-ce qu'il faut appeler le médecin ?

Olga : Je lui ai préparé une boisson chaude, je la laisse au lit et puis on verra.

Stolz : Tu as sommeil ? Tu ne te sens pas bien ?

Ou alors tu t'ennuies ? On pourrait penser que tu es malheureuse ! Qu'est-ce que tu as, Olga, tu as des yeux étranges, et pas seulement ce soir.

Olga : Parfois je suis triste sans trop savoir pourquoi.

Stolz : Il doit quand même y avoir une raison ? La tristesse est peut-être le symptôme d'une maladie.

Olga : Peut être, mais je ne sens rien. Je mange, je me promène, je dors, je travaille et tout d'un coup quelque chose s'empare de moi, une sorte de vague à l'âme. La vie me semble si vide, incomplète. Mais ne m'écoute pas, je divague. Parfois j'ai peur que ça change, que ça s'arrête. Qu'est-ce qu'il y aura d'autre ? Et pourtant, quelque chose d'autre m'attire. Est-ce que ce bonheur est toute la vie ? Mais j'ai honte de m'égarer ainsi. Pourquoi tu ne dis rien ? À quoi penses-tu ? J'ai peur de ce que tu pourras me dire.

Stolz : Ce sont peut-être des signes de dépression. Nous ferons venir le docteur demain, c'est à lui de décider. Peut-être as-tu atteint cet âge de la vie où...

Olga : Où quoi ?

Stolz : Est-ce qu'on y comprend quelque chose ? Peut-être arrives-tu à une période où tu ne grandis plus, où tu as atteint un seuil, où il n'y a plus de mystères, d'inconnu...

Olga : Tu veux dire que j'ai vieilli...

Stolz : Non ce n'est pas ça... c'est plutôt la tristesse d'une âme qui questionne la vie sur son mystère...

Olga : J'ai pourtant envie de vivre, quand tout d'un coup une amertume s'y mêle... Plus mon bonheur est complet, plus je deviens pensive, craintive même. L'être humain est étrange ! Ce qui me gêne, c'est le silence de l'existence, ses haltes dans les moments de bonheur. Pourtant je secoue cette mélancolie, je cherche fiévreusement du bruit, du mouvement, de l'activité, je t'accompagne en ville. Je tente une sortie dans le monde, chez les gens mais toute cette agitation est comme une impression pesante. Absorbée par mon rôle de mère, parfois je ne quitte pas la chambre des enfants pendant des journées entières. Je chasse de mon âme ces instants d'engourdissement, de somnolence, mais l'image de ce bonheur s'approche à pas de loup, m'enveloppe, me fige dans un assoupissement et n'apporte que trouble, crainte, langueur, une tristesse sourde. Des questions surgissent alors dans ma tête inquiète. Je me questionne, mais n'obtiens aucune réponse. Je ne comprends pas ce que mon âme réclame et cherche. Elle s'afflige, comme si cette vie heureuse, au lieu de la combler, la fatigue, comme si elle exige de nouveaux événements extraordinaires... Peut-on souhaiter quelque chose de plus ? Où donc aller ? Nulle part ! Le chemin s'arrête là... Est-ce possible de faire le tour de la vie ? Serait-ce là « tout... » ? J'interroge des yeux le ciel, la mer, la forêt, sans trouver la réponse : il n'y a que de l'éteindue, de la profondeur et de l'obscurité. La nature répète toujours cet écoulement incessant et monotone du temps, sans début ni fin.

Stolz : Tu l'aimes encore ?

Olga : Qui ?

Stolz : Oblomov

Olga : Ca fait tellement longtemps...

Prologue 2 : Oblomov – Monologue- Machine

Oblomov : Ce jeu perpétuel de petites passions minables... Cette course perpétuelle à tombeau ouvert... Et surtout la rapacité, les crocs-en-jambe qu'on arrête pas de se faire... Ces passages en revue de la tête aux pieds... A les voir, les gens, on dirait... Ils ont l'air si profonds, une mine si grave. Mais qu'est-ce qu'on entend : « L'ennui »
/// « l'ennui »
/// « l'ennui ! »

Mais où est l'homme là dedans ? Où est son entité ? Où s'est-il caché ? Disparu ? Eparpillé en des broutilles ?... Le monde... La société... On fait exprès de m'y envoyer dans le monde ! Pour m'enlever encore plus l'envie d'y être. Elle est belle la vie ! Que veux-tu qu'on y cherche ? Des intérêts de l'esprit ? Du cœur ? Mais où est l'axe autour duquel tout ça est en train de tourner ? Il n'y en a pas, il n'y a rien de vivant, rien qui vous touche. Tous des cadavres, des gens qui dorment, bien pire que moi, ces gens du monde et de la société ! C'est vrai, ils ne restent pas couchés, ils marchent et courent, toute la journée, d'un coin à l'autre comme des mouches, et ça bourdonne, ça bourdonne. Mais est-ce ce que ce ne sont pas des cadavres ? Est-ce qu'ils ne dorment pas, assis qu'ils sont toute la journée ? En quoi suis-je plus coupable qu'eux quand je reste couché sans m'empoisonner la tête avec leurs discours ? C'est ça des êtres vivants, éveillés ? Ils se rassemblent pour un repas, pour une soirée comme ils vont au travail, sans gaîté, sans chaleur, pas une lueur de sympathie ! Mais qu'est-ce que c'est que cette vie ? Je n'en veux pas, moi. Qu'est-ce que j'y apprendrais, qu'est-ce que je pourrais en retirer ? Qu'ils aillent au diable... Moi, je les laisse tranquilles mais je ne trouve pas qu'ils mènent une vie normale. Non, ce n'est pas une vie normale, c'est une déformation de la vie. Zakhar ! Moi, je reste chez moi, je dois finir mon plan...

Narrateurs : Mais qu'est-ce qu'il y a dedans ? C'est quoi ton plan ?

Oblomov : Rentrer dans mon domaine à Oblomovka.

Narrateurs : Qu'est-ce qui t'en empêche ?

Oblomov : Le plan n'est pas fini, je m'installerai dans une maison neuve, aménagée pour la tranquillité... Le matin, je me lève Il fait un temps splendide, un ciel tout bleu et sans nuage. En attendant que ma femme se réveille, je mets ma robe de chambre et je vais faire un tour au jardin, dont les arômes m'enivrent. Là, le jardinier arrose les fleurs, taille les haies, je compose un bouquet pour ma femme. Après, je me baigne à la rivière et, quand je reviens, sur le balcon, ma femme est là, en chemise de nuit « Le thé est prêt ». Oh, ce baiser ! Je m'installe à la table dans un fauteuil moelleux : des biscuits, de la crème, du beurre frais... Ensuite, on se promène, tranquillement, comme dans un rêve, sans rien se dire, on compte les minutes de bonheur comme le pouls qui bat. On recherche l'écho d'une émotion dans la nature... La vie comme ça, c'est de la poésie et les hommes passent leur temps à la défigurer. A la cuisine, pendant ce temps-là, ça chauffe... les couteaux claquent... on hache le persil... deux-trois autres amis de confiance arrivent, toujours les mêmes qui portent sur nous des regards bienveillants. On discute, on rigole, un ange passe et l'on n'a pas peur du silence. C'est la plénitude des désirs satisfaits, une méditation de la jouissance... Puis on va dans les champs, on s'allonge sur le foin fraîchement coupé et on somnole. Au loin on entend déjà revenir nos paysans et lorsqu'ils nous aperçoivent, ils nous saluent, portant leur faux sur leur épaule. Mais la nuit tombe déjà, alors on rentre, on repasse à table, puis on écoute de la musique, la Casta diva de Bellini et on se prélassé en écoutant...

Narrateurs : Quoi d'autre ?

Oblomov : Rien, c'est tout.

Oblomov : Et toute la vie pareil. Jusqu'aux cheveux blancs, jusqu'à la tombe. C'est ça la vie !

Narrateurs : Non, ce n'est pas la vie. C'est de l'oblomovisme.

Prologue 3

L'écrivain- narrateur : D'où viennent tous ces mendiants devant les églises ?

Stolz : Ils sortent de partout...

L'écrivain- narrateur : Comment peut-on en arriver là ? Est-ce que ça vient tout d'un coup ou progressivement ? Est-ce sincère ou un mensonge ?

Stolz : Pourquoi ? Tu veux écrire les « Mystères de Pétersbourg » ?

L'écrivain- narrateur : Peut-être.

Stolz : Bonne idée, interroge n'importe lequel, achète son histoire pour quelques roubles, note-la et revends-la avec un bénéfice. Ce vieux-là par exemple. Eh toi ! Viens ici !

L'écrivain- narrateur : Là, un vieil homme au visage marqué de cicatrices pourpres, le crâne chauve et les favoris abondants et chiffonnés, répond : « messieurs charitables, secourez un vieux combattant, blessé dans trente batailles... » Il porte un manteau vétuste, délavé, pieds nus et il tient entre les mains un chapeau de fourrure presque sans poils.

Stolz : Zakhar? C'est toi ?

Zakhar : Excusez, si j'vous reconnais pas, c'est que j'ai perdu la vue!

Stolz : Tu m'as oublié ? C'est moi Andreï Ivanovitch Stolz, l'ami de ton maître, Oblomov.

Zakhar : Monsieur Andreï Ivanytch ! Sainte vierge du paradis, c'est que j'y vois plus rien!

-Noir-



pistes pédagogiques lycée

le mythe littéraire : mythologie et littérature

Définition de « mythe »

Lévi-Strauss définit le mythe comme un « système temporel [...] ». Un mythe rapporte toujours des événements passés : « avant la création du monde » ou « pendant les premiers âges », en tout cas « il y a longtemps ». Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que ces événements censés se dérouler à un moment du temps forment ainsi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur¹. Un mythe est une histoire que tout le monde connaît.

Le mythe littéraire

La fonction de la littérature serait de renouveler, de moduler, de vivifier le patrimoine mythologique selon Tournier².

Les fictions qui peuvent prétendre au titre de « mythe littéraire » ont pour caractéristique d'être réécrites plusieurs fois au fil des siècles.

Citons quelques exemples de « mythes littéraires » :

Don Juan (Tirso de Molina, Molière), *Faust* (Goethe), *Tristan et Iseut* (Thomas, Beroul), *Robinson Crusoé*, (Daniel Defoe).

Il existe également des mythes cinématographiques : le mythe du vampire : *Dracula*, le mythe de l'homme-sauvage : *Mowgli*, *Tarzan*...

Oblomov, un mythe littéraire

« *Oblomov* ? D'abord un mythe littéraire aussi vivant et emblématique en Russie que *Don Juan*, *Don Quichotte* ou *Faust* pour le reste du monde. Et ce mythe a inspiré un néologisme : l'oblomovisme³. Une manière d'être, de penser, d'imaginer et surtout de patienter. En un mot, une manière slave de vivre.

Oblomov, dans le moelleux de sa vieille robe de chambre orientale, est un propriétaire terrien. Un personnage qui laisse passer le temps. Parler de paresse serait trop simple. Oblomov se livre plutôt à une sorte de rêverie utopique et engourdisseuse. Alors il peut renouer avec les dorlotements de son enfance.

Proie facile, il est exploité, grugé, dépouillé par son entourage. Et sa fiancée Olga a bien du mérite à vouloir le sauver. En fait, Oblomov va tout perdre, jusqu'à sa santé. Mais dans une sorte de bonheur léthargique, d'humilité et d'accomplissement accepté du destin⁴. »

¹ Anthropologie structurale, Lévi Strauss

² Mythologie et littérature, M. Tournier

³ Les élèves pourront donner eux-mêmes une définition de l'oblomovisme après la représentation de la pièce. Voir à ce sujet l'annexe 1 à la fin du dossier.

⁴ Quatrième de couverture de l'édition Le Livre de Poche paru le 23/06/1999

histoire des arts : arts, mythes et religions

le mythe Don Juan⁵

Lettres

Un mythe littéraire : *Don Juan*

- Molière, *Dom Juan*

- Hoffmann, *Don Juan* (1812)

Extrait choisi : édition Folio 1996, pp. 107-110 (« Je la trouvai devant le crucifix », jusqu'à la fin de la nouvelle).

- Barbey d'Aurevilly, «Le plus bel amour de Don Juan» in *Les Diaboliques* (1874)

Extrait choisi (texte en ligne) de « Je me trouvais si à l'étroit » jusqu'à « combler le vide de son cœur ».

- Azorin, *Don Juan* (1922)

Extrait choisi : chapitre XXIX « Une terrible tentation ». pp. 113-115 (édition José Corti, 1992).

- Joseph Delteil, *Saint Don Juan* (1930)

Extrait choisi : pp. 361-362 (édition Grasset des Œuvres complètes de J. Delteil) « Ainsi allait-il [...] « le pont de Dieu. »

Musique

- Mozart, *Don Giovanni* (1787)

- Richard Strauss, *Don Juan* (1889).

Arts plastiques

1916 : *Don Giovanni*, film italien d'Edoardo Bencivenga

1926 : *Don Juan*, film américain d'Alan Crosland

1948 : *Les Aventures de Don Juan*, film américain réalisé par Vincent Sherman

1954 : *Mozart. Don Giovanni*, film allemand de Czinner Paul

1955 : *L'Œil du diable*, film suédois d'Ingmar Bergman

1956 : *Don Juan*, film français de John Berry

1965 : *Dom Juan ou le Festin de pierre*, téléfilm français réalisé par Marcel Bluwal

1973 : *Don Juan 73 ou Si Don Juan était une femme*, film français de Roger Vadim

⁵Séquence intégrale sur le site <http://www.site-magister.com>

1979 : *Don Giovanni*, opéra filmé de Joseph Losey

1995 : *Don Juan DeMarco*, de Jeremy Leven

1997 : *Don Giovanni*, film d'art et essai réalisé par Gilles D'Elia à partir du texte de Molière et du livret de Lorenzo Da Ponte

1998 : *Don Juan*, film de Jacques Weber à partir du texte de Molière.

Espagnol

Visionnage en V.O du film *Don Juan en los infiernos*, film espagnol de Gonzalo Suarez, 1991.

Le mythe de Faust⁶

Lettres

Un mythe littéraire : *Faust*

La séquence commence par une évocation du mythe de *Faust* (exposé d'élèves, lecture d'extraits du *Faust* de Marlowe et du *Faust* de Goethe).

Elle se poursuit par les lectures analytiques du GT :

- Honoré de Balzac, *Melmoth réconcilié* (1835)

Extrait choisi (texte en ligne) de « Le caissier se sentit changé complètement » jusqu'à « il n'eut plus envie ni de manger, ni d'aimer. »

- Thomas Mann, *Le Docteur Faustus* (1949), traduction de Louise Servicen

Extrait choisi : édition « Biblio » (Le Livre de Poche), pp.127-129. « Il fondait sa thèse [...] Dieu qui fut obligé de nous l'octroyer. »

- Jean Giono, *Faust au village* (1950)

Extrait choisi (Pléiade, Œuvres complètes V, pp.124-125), « Avant d'aborder les virages [...] Tu n'as pas fini de tourner ? »

- Mikhaïl Boulgakov, *Le Maître et Marguerite* (1966-67), traduction de Claude Ligny

Extrait choisi : édition Robert Laffont pp. 379-381. « Woland leva son épée [...] Marguerite franchit cette porte. »

- Michael Swanwick, *Jack Faust* (1997), traduction de Jean-Pierre Pugi.

Extrait choisi : édition Payot SF, pp. 36-38. « Ces mots le cinglèrent [...] Tu sais que je ne peux rien te refuser. »

⁶Séquence intégrale sur le site <http://www.site-magister.com>

Musique

Berlioz, *La Damnation de Faust* (1846) (4^{ème} partie)

Gounod, *Faust* (1859) (début de l'acte V)

Liszt, *Méphisto-valse II* (1881). Moins jouée que la première, celle-ci est plus... endiablée.

Arts plastiques

Friedrich Wilhelm Murnau, *Faust, une légende allemande* (1926)

René Clair, *La Beauté du diable* (1949)

Brian Yuzna, *Faust, Love of the Damned* (2001).

Allemand

Étude d'extraits du roman de *Goethe* en version originale.



pistes pédagogiques **collège** : la figure du héros dans la littérature, de l'antiquité à nos jours.

Dans le cadre d'une séquence sur le héros dans les romans du 19^{ème} siècle, le professeur de lettres pourrait aborder l'évolution de la notion de héros dans la littérature.

Du héros à l'anti-héros⁷

- Les élèves pourraient retracer, dans un dossier, l'évolution de la figure du héros de l'antiquité à nos jours et pourraient illustrer leurs recherches par des références bibliographiques ou artistiques en s'aidant du site de la BNF⁸
- Définir avec les élèves la notion de héros d'après leur culture littéraire puis, dire en quoi O'blomov est un anti-héros.
- Afin d'illustrer la notion d'anti-héros, le professeur pourra proposer dans le prolongement de sa séquence les textes de Gontcharov (*Oblomov*), de Maeterlinck (*Le Trésor des humbles*) et de Tolstoï (*Anna Karénine*)⁹.

⁷ Le professeur pourra faire référence au héros de Musset (*Lorenzaccio*), de Maupassant (*Bel Ami*), ou de Flaubert (*L'Éducation sentimentale*)

⁸ <http://classes.bnf.fr/heros/>

⁹ Voir ANNEXE 2

annexe 1

Oblomov : Eh bien, quoi d'autre ?... C'est tout !... Les invités regagnent les pavillons, les chambres d'amis ; le lendemain, chacun mène sa vie : quelqu'un va à la pêche, l'autre à la chasse, un autre, enfin, reste, comme ça, sans rien faire...

Stolz : Comme ça, sans rien dans les mains ? Et toute la vie pareil ?

Oblomov : Jusqu'aux cheveux blancs, jusqu'à la tombe. Ça, c'est la vie !

Stolz : Non, ce n'est pas la vie.

Oblomov : Comment ce n'est pas la vie ? Et qu'est-ce que c'est, d'après toi ?

Stolz : C'est... C'est... je ne sais pas... de l'oblomovisme.

Oblomov : De l'o-blo-mo-visme ?... O-blo-mo-visme... Mais où est-il, d'après toi, l'idéal de la vie ? Qu'est-ce qui n'est pas de l'oblomovisme ? Les gens ne cherchent-ils pas tous à atteindre ce à quoi je rêve ? Mais enfin, quoi, le but de toutes vos courses, de vos passions, de vos guerres, de vos commerces et de votre politique n'est-il pas de se construire le repos, n'est-ce donc pas un élan vers cet idéal du paradis perdu ?

Stolz : Même l'utopie, chez toi, elle est oblomoviste.

Oblomov : Tout le monde cherche le repos et la tranquillité.

Stolz : Non, pas tout le monde, et, toi-même, il y a dix ans, ce n'était pas ça que tu recherchais dans la vie.

Oblomov : Qu'est-ce donc que je recherchais ?

Stolz : Où sont passés ces rêves de « servir la Russie, jusqu'à nos dernières forces, car la Russie a besoin de bras et de têtes pour faire fructifier ses inépuisables richesses » (je te cite). « La vie entière n'est que pensée et travail, un travail même anonyme et obscur, mais incessant, oui, mourir avec la conscience d'avoir accompli sa tâche. »

Oblomov, Ivan Alexandrovitch Gontcharov
traduction André Markowicz, adaptation théâtrale Volodia Serre

annexe 2: groupement de textes pour une définition de l'anti-héros

Oblomov : Eh bien, quoi d'autre ?... C'est tout !... Les invités regagnent les pavillons, les chambres d'amis ; le lendemain, chacun mène sa vie : quelqu'un va à la pêche, l'autre à la chasse, un autre, enfin, reste, comme ça, sans rien faire...

Stolz : Comme ça, sans rien dans les mains ? Et toute la vie pareil ?

Oblomov : Jusqu'aux cheveux blancs, jusqu'à la tombe. Ça, c'est la vie !

Stolz : Non, ce n'est pas la vie.

Oblomov : Comment ce n'est pas la vie ? Et qu'est-ce que c'est, d'après toi ?

Stolz : C'est... C'est... je ne sais pas... de l'oblomovisme.

Oblomov : De l'o-blo-mo-visme ?... O-blo-mo-visme... Mais où est-il, d'après toi, l'idéal de la vie ? Qu'est-ce qui n'est pas de l'oblomovisme ? Les gens ne cherchent-ils pas tous à atteindre ce à quoi je rêve ? Mais enfin, quoi, le but de toutes vos courses, de vos passions, de vos guerres, de vos commerces et de votre politique n'est-il pas de se construire le repos, n'est-ce donc pas un élan vers cet idéal du paradis perdu ?

Stolz : Même l'utopie, chez toi, elle est oblomoviste.

Oblomov : Tout le monde cherche le repos et la tranquillité.

Stolz : Non, pas tout le monde, et, toi-même, il y a dix ans, ce n'était pas ça que tu recherchais dans la vie.

Oblomov : Qu'est-ce donc que je recherchais ?

Stolz : Où sont passés ces rêves de « servir la Russie, jusqu'à nos dernières forces, car la Russie a besoin de bras et de têtes pour faire fructifier ses inépuisables richesses » (je te cite). « La vie entière n'est que pensée et travail, un travail même anonyme et obscur, mais incessant, í oui, mourir avec la conscience d'avoir accompli sa tâche. »

Oblomov, Ivan Alexandrovitch Gontcharov
traduction André Markowicz, adaptation théâtrale Volodia Serre

Il m'est arrivé de croire qu'un vieillard assis dans son fauteuil, attendant simplement sous la lampe, écoutant sous sa conscience toutes les lois éternelles qui règnent autour de sa maison, [...] il m'est arrivé de croire que ce vieillard immobile vivait, en réalité, d'une vie plus profonde, plus humaine et plus générale que l'amant qui étouffe sa maîtresse, que le capitaine qui remporte une victoire ou l'époux qui venge son honneur.[...]

N'est-ce pas quand on nous dit à la fin des histoires « Ils furent heureux » que la grande inquiétude devrait faire son entrée ? Qu'arrive-t-il tandis qu'ils sont heureux ? Est-ce que le bonheur ou un simple instant de repos ne découvre pas des choses plus sérieuses et plus stables que l'agitation des passions ? N'est-ce pas alors que la marche du temps et bien d'autres marches plus secrètes deviennent enfin visibles et que les heures se précipitent ? Est-ce que tout ceci n'atteint pas des fibres plus profondes que le coup de poignard des drames ordinaires ? N'est-ce pas quand un homme se croit à l'abri de la mort extérieure que l'étrange et silencieuse tragédie de l'être et de l'immensité ouvre vraiment les portes de son théâtre ?

Le Trésor des humbles, Maurice Maeterlinck, chapitre « Le tragique quotidien »



Levine, couché sur la meule, voyait approcher ces femmes comme un nuage gros d'une joie bruyante, prêt à l'envelopper, à l'enlever, lui, les meules et les charrettes. Au rythme de cette chanson sauvage avec son accompagnement de sifflets et de cris aigus, la prairie, les champs lointains, tout lui parut s'animer et s'agiter. Cette gaieté lui faisait envie ; il aurait voulu y prendre part, mais ne savait exprimer ainsi sa joie de vivre, et ne pouvait que regarder et écouter.

La foule passée, il fut saisi du sentiment de son isolement, de sa paresse physique, de l'espèce d'hostilité qui existait entre lui et ce monde de paysans.

Ces mêmes hommes avec lesquels il s'était querellé, et auxquels, si leur intention n'était pas de le tromper, il avait fait injure, le saluaient maintenant gaiement au passage, sans rancune, et aussi sans remords. Le travail avait effacé tout mauvais souvenir ; cette journée consacrée à un rude labeur trouvait sa récompense dans ce labeur même. Dieu qui avait donné ce jour, avait aussi donné la force de le traverser, et personne ne songeait à se demander pourquoi ce travail, et qui jouirait de ses fruits. C'étaient des questions secondaires et insignifiantes. Bien souvent, cette vie laborieuse avait tenté Levine ; mais aujourd'hui, sous l'impression que lui avait causée la vue d'Ivan et de sa femme, il sentait, plus vif que jamais, le désir d'échanger l'existence oisive, artificielle, égoïste dont il souffrait, pour celle de ces paysans, qu'il trouvait belle, simple et pure. Resté seul sur sa meule, tandis que les habitants du voisinage rentraient chez eux, et que ceux qui venaient de loin s'installaient pour la nuit dans la prairie et préparaient le souper, Levine, sans être vu, regardait, écoutait, songeait. [...]

« Eh bien, que vais-je faire ? Et comment réaliser mon projet ? » se dit-il en cherchant à donner une forme aux pensées qui l'avaient occupé pendant cette courte veillée.

D'abord, songeait-il, il faudrait renoncer à sa vie passée, à son inutile culture intellectuelle, renoncement facile, qui ne lui coûterait nul regret. Puis il pensait à sa future existence, toute de simplicité et de pureté, qui lui rendrait le repos d'esprit et le calme qu'il ne connaissait plus. Restait la question principale : comment opérer la transition de sa vie actuelle à l'autre ? Rien à ce sujet ne lui semblait bien clair. Il faudrait épouser une paysanne, s'imposer un travail, abandonner Pakrofsky, acheter un lopin de terre, devenir membre d'une commune... Comment réaliser tout cela ?

Anna Karénine, Léon Tolstoï

Le Salmanazar - Scène de création et de diffusion d'Épernay

8 rue de Reims - 51200 Epernay

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS

Céline Urbain - Service éducatif

03 26 51 15 80 / service-educatif@lesalmanazar.fr

Carine Coatnoan - Chargée des relations publiques

03 26 51 15 89 / carine.coatnoan@lesalmanazar.fr

Catherine Mongin - Responsable de la communication et des relations publiques

03 26 51 15 91 / catherine.mongin@lesalmanazar.fr

ACCUEIL / BILLETÉRIE

03 26 51 15 99

du mardi au vendredi de 14h à 18h

et le samedi matin de 10h à 12h30

Réservations en ligne sur www.lesalmanazar.fr

Rejoignez-nous sur www.facebook.com/le.salmanazar